

Sommaire du No 1176 du 10 novembre 1906.
 Planches hors texte: Le Canada pittoresque; nos gravures d'actualité — Choses d'Europe — A l'Université, par l'honorable G. A. Nantel — Propos de montréalais — Echos d'Amérique, par L. d'Ornano — Nouvelles canadiennes inédites: "La fontaine de Saxe", par F. de Chalot; "Les bons vieux", par Henri Roulland — Le pont le plus haut du monde — Notes historiques inédites: Mme Roland et la révolution, par l'abbé Serpaggi — A travers la mode — La vie au foyer — Pour nos jeunes amis — Feuilletons: **Le Chien d'Or**, roman canadien, par W. Kirby, traduction L. P. Lemay — **Colomba**, par Prosper Mérimée — Trois pages humoristiques — Les grands musiciens — La cuisine de Madame — Nouvelle: Le poignard malais, par Tristan Bernard — Comment nous devons élever nos filles — A travers le Canada — Etude sociale inédite: Les retraites ouvrières — Conte de fée, La chatte blanche — Poésies, variétés, etc.

Musique:

Zéphyr caressant, pour piano et violon, par A. Luigini.

Chant:

Don Procopio; sérénade, extraite de l'opéra-bouffe de Georges Bizet.

Choses d'Europe

En Angleterre

Après l'entente cordiale avec la France, vient la plus inattendue des choses, il y a quelque six mois—l'entente cordiale de l'Angleterre avec la Russie. L'alliée du Japon ne s'enlise pas dans les marais du passé; elle vit du présent et prépare l'avenir prochain et aussi bien l'avenir lointain. Avisé par un souverain qui tient toutes les ficelles diplomatiques dans sa main, au moyen de relations amicales répandues dans le monde entier et de relations de famille qui en font l'intime correspondant de presque toutes les cours européennes, le gouvernement anglais est incontestablement tenu, à la minute, pour ainsi dire, au courant de ce qui se passe dans les pays où il a intérêt à avoir l'oeil ouvert.

La Russie, malgré l'effroyable désastre de la guerre japonaise, malgré l'état désordonné où se débat sa politique intérieure, n'a pas interrompu sa marche vers la Perse et se trouve déjà arrivée à ce point de contact avec l'expansion anglaise, qui exige l'établissement d'un "modus vivendi."

C'est ce qui est en train de s'accomplir et fait l'objet principal des préoccupations des deux diplomates, anglais et russe.

La presse russe si hostile naguère à ce rapprochement, a changé d'attitude et le "Novoye Vremya" de la semaine finissant le 27 octobre prêche l'entente anglo-russe à propos des affaires de Perse. Ce journal va jusqu'à se moquer des têtes chaudes de la capitale qui demandent la création d'un port russe dans le golfe persique, disant que ce serait là un second port Arthur.

A Londres, ces avances sont reçues avec la plus grande faveur, il va sans dire, mais non sans une réserve nécessaire en l'état d'instabilité où se trouve la politique moscovite.

* * *

Les Lords ont commencé la discussion des amendements au "Bill de l'Instruction Publique" avec une modération qu'on a fort remarquée. Ils s'attendent à un conflit avec les Communes et ils entendent bien choisir leur terrain pour la bataille ou au moins pour la résistance et la défensive.

L'archevêque de Cantorbery, roucoule comme une jeune colombe, dit un correspondant anglais dans un journal américain, et se présente onctueusement comme l'arbitre désintéressé entre toutes les dénominations belligérantes. On espère que ces efforts en faveur de l'apaisement seront couronnés d'une issue favorable.

Une dépêche, reçue depuis que les lignes ci-dessus ont été écrites nous apprend la défaite du gouvernement sur cette loi même de l'éducation.

* * *

Les intéressantes suffragettes dont nous n'avons pas parlé depuis quelques mois vivent encore et ont fait des leurs à l'ouverture de la session. Elles se sont emparé des couloirs des

Communes et ont organisé une véritable bataille contre les gendarmes; il a fallu, ni plus ni moins, qu'une renfort de gardiens de la paix, pour les mettre à la raison, puis les conduire devant les magistrats qui les ont condamnées à une amende ou à la prison.

Elles ont préféré la prison. Leur organe, "La Tribune", qui favorise le vote féminin se met à douter si ses clientes adoptent bien le moyen de réussir. Elles ont sûrement moins de sympathies auprès du gros public, de l'homme de la rue, qu'au début de leur campagne. Et comme il fallait s'y attendre, c'est du côté des femmes qu'elles rencontrent le plus d'indifférence, d'antipathies. Le gros bon sens de la femme anglaise lui dit assez que son intervention dans les affaires politiques ne relèverait pas sa situation dans la société, qu'elle la diminuerait plutôt en l'exposant à des contacts auxquels peut à peine résister l'électeur le plus solide.

Bref, les suffragettes n'auront rien fait tant qu'elles n'auront pas convaincu leurs compatriotes féminines. C'est par là qu'elles doivent commencer au lieu de s'adresser tout d'abord et presque uniquement aux sympathies du sexe fort.

* * *

M. Bryce, parlant devant la "Société pour la Conservation des Paysages Suisses", a prié ses auditeurs de ne pas s'attaquer aux projets qui ont une véritable valeur pratique et commerciale "mais les chemins de fer de fantaisie, a-t-il dit, qui menacent les plus beaux districts alpins n'entrent pas dans cette catégorie. C'est une chose révoltante que de penser que sous ce rapport tant d'entre nous oublient qu'ils sont les "Trustees" des générations futures."

Cet avis du grand économiste anglais pourrait tout aussi bien s'adresser à nous qui faisons si peu de cas de nos monuments, des rares souvenirs du passé que nous laissons démolir sans seulement songer que nous perdrons bien vite la plus simple trace de leur existence. Où est notre Société pour la Protection des beaux sites et la conservation de nos vieux monuments?

* * *

Le sujet qui défraie toutes les conversations dans la "haute" est, il va sans dire, la séparation du Duc et de la Duchesse de Marlborough — née Vanderbilt, L'incompatibilité d'humeur est la cause, dit-on, de ce scandale que rien n'a pu empêcher, pas plus l'intervention de la famille du roi Édouard VII lui-même.

Le Duc aurait consenti à toucher \$100,000 par année que lui paierait la Duchesse, laquelle, à titre de compensation, sans doute, garderait ses deux fils!

En France

La loi du dimanche, ou pour dire plus proprement, la loi du repos hebdomadaire, fait toujours parler d'elle. Ce sont les garçons boulangers qui tenaient tout Paris dans le pétrin, ces dimanches derniers. Tous les journaux en sont navrés et ne cessent de se demander et de le demander à tous les échos, si Paris aura son pain quotidien, puisqu'on est en train de lui supprimer celui du dimanche adopté par les syndicats comme jour du repos hebdomadaire.

Le pain quotidien à Paris! On ne le demande guère à Dieu mais aux garçons boulangers qui n'en veulent pas faire ce jour-là, le jour même, malgré tous les décrets, malgré toutes lois de proscription, de la fête hebdomadaire des familles, des réceptions, des promenades et des plantureux repas. Et on y manquerait de pain frais! Et puis! ce pain, on le fait si bon que c'est double torture que d'en être privé!

Un journaliste parisien parlant du premier dimanche observé, s'écrie, sans doute le ventre affamé de bon pain frais et les larmes aux yeux en face d'une niche de pain rassis:

"La journée d'hier:

"Liberté de vendre de l'absinthe, défense de vendre du pain.

"Tous les débits de vin ouverts, toutes les boulangeries fermées.

"On avait le droit de se saouler, pas celui de manger du pain, si on n'avait pas fait ses provisions la veille.

"Voilà ce que devient Paris à l'aurore du vingtième siècle.

"Et ce n'est qu'un commencement. Il nous reste à assister au développement ultérieur du programme de justice sociale qui est le jouet du jour... Ce qui s'est passé hier n'en donne qu'un faible avant-goût.

"On sait que le moyen choisi pour l'appliquer consiste à substituer la tyrannie d'en bas à la tyrannie d'en haut (on aimerait mieux pas

de tyrannie du tout, mais il paraît que ce n'est pas possible)."

Eh! l'ami, que faites-vous de la liberté du garçon-boulangier de ne pas vous faire de pain, ni le dimanche, ni aucun jour! Cette liberté-là vaut bien la vôtre, à ses yeux au moins et pas plus que vous, il n'est une machine à pétrir. Il se repose de son travail: reposez-vous de votre manger; c'est l'égalité. Mais il vous reste toujours le samedi où vous pouvez faire provision, tout comme chez les peuples qui observent le dimanche et n'en vivent pas moins gras, moins contents.

J'oublie, pourtant, le Parisien n'est pas un être comme les autres: ayant supprimé le repos dominical, pour embêter la bondieuserie, il ne voit pas bien pourquoi il viendrait se butter contre l'entêtement des garçons boulangers!

* * *

Il y aura sursis dans l'application de la loi de séparation des églises et de l'Etat. Et pendant un an, encore, à partir du 11 décembre 1906, les églises resteront ouvertes. Et après? Eh bien! mon Dieu, après, elles resteront encore ouvertes. Ce n'est pas parce que Clémenceau est devenu le Premier de France qu'il en sera autrement. D'abord le sera-t-il en décembre 1907 et le serait-il, que je n'en augurerais rien de trop mauvais pour l'Eglise. Clémenceau est sûrement un homme intelligent et il sait mieux qu'un homme borné, que la loi n'est pas applicable dans le sens que l'entendent les sectaires. On ne supprimera pas les temples pour en faire des théâtres ou des granges de fermes modèles: il y aurait 30,000,000 de Français, de Françaises, qui s'y opposeraient.

On trouvera un "modus vivendi" quelconque et qui sait si Clémenceau lui-même, admirateur sans réserve de l'esprit politique anglais, n'offrirait pas la liberté du culte aux catholiques en faisant de la loi une vraie loi de séparation telle qu'entendue en Angleterre et aux Etats-Unis. Là-dessus, les catholiques sauteraient à pieds joints, car c'est cela qu'ils veulent, mais non une séparation qui n'en est pas une, qui laisse à l'Etat un contrôle presque absolu sur la propriété des églises et dépendances et qui n'assure, en aucune façon, la stabilité du culte en garantissant, comme à toute association, la stabilité de la propriété et la liberté de l'exercice du culte comme de l'exercice de tout état, de toute profession, et la libre manifestation de toutes les opinions sous des formes qui ne blessent, en aucune façon, l'ordre public et la morale.

En Allemagne

Les enfants de la Pologne prussienne ne sont pas morts à la vie nationale et quoique s'affirmant avec réserve et prudence, ils n'en sont pas moins décidés à la résistance contre le gouvernement prussien. C'est de l'école que partirait, comme partout d'ailleurs, ce mouvement patriotique et c'est à propos de la langue allemande que le gouvernement veut imposer exclusivement de la langue polonaise, que les premiers coups de feu ont été tirés, bien entendu, moralement.

On rapporte des cas de véritables martyres endurés par les pauvres petits polonais plutôt que de se soumettre.

Nos lecteurs voudront bien en prendre connaissance, en lisant la correspondance que nous reproduisons à la page 962, avec la suite de cet article.

NEMO

LE CHIEN D'OR

Tel est le titre du très beau feuilleton canadien, et historique, dont nous commençons la publication dans ce numéro.

Voilà près d'un quart de siècle que **Le Chien d'Or** a enthousiasmé l'avant-dernière génération, nous ne doutons pas qu'il n'ait le même succès auprès de nos lecteurs. Car cette oeuvre de Wm Kirby, très habilement traduite par notre délicat poète L. P. Lemay, est de celles qui reflètent magistralement l'épopée d'un peuple à l'histoire unique.

Ce peuple, ami lecteur, c'est le nôtre, dont nous ne connaissons jamais trop l'histoire, aux luttes homériques, aux martyres sublimes, d'où naquit l'Amérique civilisée. **Le Chien d'Or** est palpitant d'intérêt du commencement à la fin, l'idylle s'y mêlant au drame; nos lecteurs nous approuveront donc de rééditer ce roman à leur intention, car c'est bien pour leur être agréables que nous nous sommes assuré l'autorisation de publier ces très célèbres et très belles pages canadiennes.